

Thalassa

SÁNDOR FERENCZI
AUX ÉDITIONS PAYOT

Le Traumatisme
L'Enfant dans l'adulte
Sur les addictions
Confusion de langue entre les adultes et l'enfant
Un petit homme-coq
Réflexions sur le masochisme
Transfert et introjection
Les Fantômes provoqués et leurs dangers
Thalassa. Psychanalyse des origines de la vie sexuelle
Journal clinique
Psychanalyse I. Œuvres complètes, 1908-1912
Psychanalyse II. Œuvres complètes, 1913-1919
Psychanalyse III. Œuvres complètes, 1919-1926
Psychanalyse IV. Œuvres complètes, 1926-1933
Perpectives de la psychanalyse (avec Otto Rank)
Sur les névroses de guerre (avec Sigmund Freud et Karl Abraham)
Correspondance avec Georg Groddeck

Sándor Ferenczi

Thalassa

Psychanalyse des origines
de la vie sexuelle

précédé de

Masculin et féminin

*Traduit de l'allemand par
Judith Dupont et Myriam Viliker*

Présentation de Nicolas Abraham

**PETITE
BIBLIO
PAYOT**

Masculin et féminin

Considérations psychanalytiques
sur la « théorie génitale » et sur les différences
sexuelles secondaires et tertiaires

(1929)

Je me sens, aujourd'hui, relativement prémuni contre un reproche que nous n'avons que trop entendu. On dit de la psychanalyse (et c'est une exagération incontestable des faits) qu'elle prétend tout expliquer par la *sexualité*. Mon intention est de parler aujourd'hui des *différences sexuelles entre homme et femme* ; il n'est donc pas trop hardi, dans ce contexte, de parler aussi de la sexualité, car personne ne mettra en doute le fait que l'aspect extérieur, et les caractéristiques psychiques afférentes à la masculinité et à la féminité, sont les conséquences lointaines de la fonction des organes sexuels. Les *biologistes*, d'ailleurs, ont fait cette constatation bien avant nous. L'expérimentation animale a démontré de façon irréfutable que l'on peut abolir, ou même inverser, les caractères sexuels, par implantation ou ablation des gonades. Même l'influence d'éléments purement psychiques sur les caractères sexuels n'a rien de très nouveau, pour la biologie. Il me suffit de mentionner un seul exemple :

on mit brusquement un rat mâle, présentant une dégénérescence sexuelle totale, maintenu depuis toujours dans un environnement mâle, à proximité d'une cage contenant des rattes. Rapidement l'animal se transforma, intérieurement et extérieurement, son comportement également, dans le sens de la masculinité, et ce, très certainement, uniquement par l'influence de la vue et de l'odeur des femelles (Steinach). On peut parler ici, sans trop d'exagération, d'une transformation des caractères sexuels sous une influence psychique ; seuls ceux qui n'acceptent pas l'idée que les animaux puissent avoir des qualités psychiques, voire une âme, pourraient objecter quelque chose à cette affirmation.

Sans doute la psychanalyse va-t-elle à l'occasion plus loin que les tenants de la biologie actuelle. Je vous ai déjà raconté, en d'autres circonstances, que Freud, grâce à sa seule expérience psychanalytique, était parvenu à apporter quelque lumière au chapitre le plus obscur de la biologie, la théorie des pulsions. Ses analyses de névroses lui permirent de reconstituer les débuts de la pulsion sexuelle chez l'être humain, d'établir l'existence d'une « sexualité infantile », d'un double départ du développement sexuel, séparé par une période de latence, théories qui ne furent confirmées qu'ultérieurement par la physiologie. On apporta la preuve anatomique que, dans l'espèce humaine, les gonades sont proportionnellement très développées au terme de la vie fœtale et au début de la vie extra-utérine,

puis que leur croissance prend relativement du retard, pour connaître ultérieurement dans la période prépubertaire une considérable augmentation de volume. Ce que nous appelons puberté n'est donc pas la première, mais bien la deuxième période de floraison de la génitalité. De la première on ne soupçonnait pas l'existence avant les découvertes de Freud.

Ce succès, qui ne fut pas le seul, m'encouragea alors à faire un pas de plus, et à mettre à profit l'expérience acquise par la psychanalyse et l'appui fourni par la théorie de la libido, pour expliquer l'acte même de la copulation. La première hypothèse de travail, dont j'aimerais vous faire part, sur laquelle je me suis appuyé, et que j'ai utilisée à cette fin, est ce que j'appelle « *l'amphimixie* » des érotismes. Je pense que ce que nous appelons génitalité est la somme des pulsions dites partielles et des excitations des zones érogènes. Chez l'enfant, tout organe et toute fonction d'organe sont, dans une large mesure, au service des tendances à la satisfaction du plaisir. La bouche, les orifices d'excrétion, la surface de la peau, l'activité des yeux et des muscles, etc., sont utilisés par l'enfant comme moyens d'auto-satisfaction, qui longtemps ne reçoivent aucune « organisation » tangible, les autoérotismes étant encore anarchiques. Plus tard, les tendances au plaisir se groupent autour de certains foyers ; c'est par l'organisation dite orale et sadique-anale que le développement commence à sortir de son anarchie antérieure. J'ai alors tenté une

étude plus approfondie de la période où cette unification arrive à maturité, la génitalité.

J'en vins à la conviction que c'est une sorte de modèle organique du refoulement qui permet aux organes du corps de se mettre, progressivement, au service de l'autoconservation ; il en résulte, à cet égard, une amélioration considérable des capacités fonctionnelles. Les tendances libidinales refoulées, et d'abord librement flottantes, s'entremêlent (d'où le terme d'« amphimixie » = mélange) et finissent par se concentrer en un réservoir spécial de plaisir, l'appareil génital, pour y être périodiquement déchargées.

La zoologie, essentiellement dominée jusqu'à présent par une conception *téléologique de l'espèce*, quant à la fonction sexuelle et aux autres fonctions, et totalement éloignée des points de vue de la psychologie individuelle, ne pouvait naturellement pas en venir à cette idée, où m'ont conduit mes recherches analytiques portant sur des personnes étudiées individuellement, à savoir que la fonction génitale est, avant tout, un processus de décharge, l'expulsion de produits suscitant une tension, ou bien, pour employer un vocabulaire purement psychologique, la répétition périodique d'une activité suscitant du plaisir, activité qui ne joue pas nécessairement un rôle dans la conservation de l'espèce.

On en arrive alors à se poser la question de savoir pourquoi c'est précisément cette espèce d'activité qui revient, à travers une si grande partie du règne animal, invariablement, sous la

forme de l'accouplement. Pour répondre à cette question, ne serait-ce que sous forme d'hypothèse, il nous faut aller un peu plus loin.

Vous vous souvenez peut-être que j'ai été amené à décrire le premier sommeil du nouveau-né comme une reproduction assez réussie de l'état de quiétude d'avant la naissance. J'ajoutais que cet état, comme d'ailleurs tout sommeil ultérieur, on pouvait l'interpréter comme satisfaction *hallucinatoire* du désir de ne pas être né. À l'état de veille, chez l'enfant, ce fut la satisfaction sur le mode oral (téter, sucer), puis plus tard sur le mode sadique-anal (plaisir de l'excrétion et de la maîtrise) qui servit de substitut réel à la sensation de béatitude intra-utérine. La génitalité elle-même est selon toute apparence le retour à cette tendance originaire, et à son assouvissement qui a lieu, cette fois, *simultanément sous la forme hallucinatoire, symbolique, et dans la réalité*. Dans la réalité, seules les cellules germinales participent à nouveau à la béatitude de n'être pas encore né ; l'organe génital, quant à lui, par son mode d'activité ne fait qu'indiquer cette tendance sur le plan symbolique ; tandis que le reste de l'individu participe à cette béatitude sur le mode hallucinatoire seulement, comme dans le sommeil. Je tiens donc l'orgasme pour un état émotionnel accompagnant cette hallucination inconsciente, semblable à celui que peut ressentir le nouveau-né dans son premier sommeil, ou quand sa faim est apaisée.

Tandis que jusqu'ici la conception biologique

ne voyait à l'œuvre, dans la fonction génitale, que la tendance au maintien de la vie, même après la mort de l'individu, donc la tendance progressive à la reproduction, j'ai cru pour ma part devoir admettre que, dans le même temps, il fallait prendre là en considération une aspiration *régressive*, plus importante peut-être du point de vue de la subjectivité de l'individu, qui vise à la restauration d'un état de repos antérieur.

L'appétit vient en mangeant. Ce premier fragment d'une théorie de la génitalité achevé, je ne pus résister à la tentation de poursuivre son élaboration. Mais je sais fort bien qu'on ne peut absolument pas s'autoriser, sinon avec la plus grande prudence, à accumuler ainsi hypothèse sur hypothèse. Si donc, et c'est votre droit, vous considérez ce que je viens de vous dire comme une théorie fragile, ne voyez provisoirement cette superstructure, qui s'est édifiée sur ces fondements, que comme une esquisse fantasmagorique. Voilà pourquoi, à vrai dire, c'est sous la forme d'un conte de fées que j'aurais envie de vous exposer ma théorie phylogénétique (c'est-à-dire ayant trait à l'histoire de l'évolution de l'espèce).

Imaginez-vous la surface de la terre encore tout enveloppée d'eau. Toute vie végétale et animale se déroule encore en milieu marin. Mais des conditions atmosphériques et géologiques font que certaines parties du sol marin s'élèvent au-dessus de la surface de la mer. Les animaux

et les plantes, qui se retrouvent ainsi déposés en terrain sec, doivent ou bien périr, ou bien s'adapter à la vie terrestre et atmosphérique : avant tout, ils doivent s'accoutumer à tirer, de l'air, et non plus de l'eau, comme auparavant, les éléments gazeux nécessaires à leur survie (l'oxygène et le gaz carbonique). Restons-en pour le moment aux animaux les plus développés, vivant dans l'eau, nos plus lointains ancêtres dans la série des vertébrés, les poissons. Il est tout à fait concevable — nos biologistes en font une certitude — que certains poissons eurent la chance de n'être pas déposés en terrain complètement sec, mais purent survivre dans des mares d'eau peu profondes, où les conditions leur permirent de s'adapter à la respiration aérienne, c'est-à-dire de substituer des poumons aux branchies qui ne leur étaient plus d'aucune utilité.

Or je vous ai déjà, en une autre occasion, exposé qu'à mon avis ce ne sont pas seulement des variations dues au hasard, ou à un usage continu, qui participent à la formation d'organes nouveaux ou mieux adaptés, mais bien un puissant désir. La nécessité d'utiliser des moyens de locomotion pour la recherche de nourriture a conduit en effet au développement d'organes moteurs propres : pattes et pieds. Et voici donc qu'ainsi nous aurions un poisson sautillant sur le sol, et respirant par les poumons, en d'autres termes, une grenouille.

Or nous avons des preuves vivantes que cette description n'est pas un conte de fées pur et

simple. Le développement de la grenouille, comme s'il voulait nous démontrer la justesse de la théorie de l'évolution, se déroule en deux étapes, rigoureusement distinctes. De l'œuf fécondé de la grenouille sort d'abord un têtard, qui à la manière des poissons nage joyeusement dans l'eau, et respire par des branchies. Plus tard se forment des poumons, et le têtard peut vivre sur la terre. Il devient amphibie.

Quant aux spéculations qui vont suivre, j'en prends seul l'entière responsabilité. Un fait bien connu occupait sans cesse ma pensée : chez la très grande majorité des animaux aquatiques, les processus de fécondation se déroulent dans l'eau, et non dans l'abri protecteur du corps maternel. Il n'y a pas, chez eux, de copulation à proprement parler, pas plus que d'instrument sexuel externe : la femelle dépose ses ovules dans l'eau. Dans la plupart des cas, il ne se produit entre le mâle et la femelle aucun contact direct. Une fois échoué sur le sol sec, et devenu amphibie, le mâle développe des callosités du pouce pour maintenir la femelle, puis, plus tard, devenu reptile, des organes sexuels mâles, spécifiques, ayant pour mission d'assurer en toute sécurité le passage des œufs fécondés dans le ventre de la mère, où ils pourront se développer. À partir des reptiles, tous les vertébrés terrestres ont un développement embryonnaire intra-utérin. Les mammifères se distinguent de leurs ancêtres par le fait que *leurs œufs* sont particulièrement mous et remplis d'eau, si bien

qu'ils éclatent au cours de la naissance, et que la mère nourrit les nouveau-nés des sèves de son corps.

Je pourrais poursuivre l'exposé de cette théorie dans ses rapports à l'expérience de la biologie, mais je vais être franc, et vous avouer que c'est l'expérience analytique qui, ici, me fit faire un pas de plus. Chose étrange, c'est *L'Interprétation des rêves* de Freud qui stimula ma recherche. Dans l'analyse de rêves qui, selon toute apparence, sont en relation avec la naissance, parfois aussi dans les rêves de femmes enceintes, nous ne trouvons, très souvent, aucune explication possible à l'image ou au vécu onirique représentant *un sauvetage des eaux*, autre que celle d'un équivalent symbolique de la naissance. Dans les rêves de personnes qui sont dans une grande détresse, ou qui souffrent d'une névrose d'angoisse, le sauvetage des eaux peut aussi se présenter comme une délivrance, réalisation d'un désir. Si vous vous souvenez de ce que je vous ai dit auparavant des enseignements que nous avons reçus de Freud sur les rapports entre les symptômes d'angoisse et la première grande angoisse, la naissance, vous serez peut-être, comme moi, enclins à concevoir le rêve typique de sauvetage de la noyade comme la représentation symbolique de l'heureuse délivrance de ce danger.

C'est alors que l'interprétation psychanalytique des processus de la vie m'apparut. L'idée me vint que, tout comme le rapport sexuel pourrait,

au niveau hallucinatoire, symbolique et réel, prendre aussi, d'une certaine façon, le sens de la régression, du moins dans sa forme d'expression, à la période natale et prénatale, de même la naissance et l'existence antérieure, dans le liquide amniotique lui-même, pourraient être un symbole organique du souvenir de cette grande catastrophe géologique, et des luttes pour l'adaptation que nos ancêtres, dans la lignée animale, durent vivre pour s'adapter à la vie terrestre et aérienne. Dans le rapport sexuel sont donc esquissées des traces mnésiques de cette catastrophe subie, et par l'individu et par l'espèce.

Je suis conscient du fait qu'en établissant cette hypothèse je suis, d'un bout à l'autre, en contradiction avec les conceptions scientifiques en vigueur jusqu'à maintenant. J'ai transféré, directement, des concepts purement psychologiques, comme refoulement, formation de symboles, sur des processus organiques. Mais je pense qu'il n'est pas encore du tout prouvé que ce saut arbitraire, du psychique à l'organique, soit vraiment une pure aberration, plutôt qu'une de ces bonnes blagues que l'on a coutume d'appeler découverte. Je pencherais plutôt pour la dernière proposition, et je suis enclin à voir dans ces idées les prémisses d'une nouvelle direction de recherche. En tout cas, je me suis hâté de donner un nom à cette méthode de recherche ; je l'ai nommée *Bioanalyse*.

Dans le cas présent, ma conception bioanalytique m'a permis d'interpréter le rêve du sauve-

Thalassa,
essai sur la théorie
de la génitalité

INTRODUCTION

À l'automne 1914, le service militaire obligea l'auteur de cet article à abandonner son activité de psychanalyste et à s'exiler dans une petite ville de garnison où sa tâche de médecin-chef d'un escadron de hussards n'était guère de nature à satisfaire sa soif de travail, devenu une véritable habitude. Ainsi en vint-il à consacrer ses heures de liberté à traduire en hongrois les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, ce qui l'amena presque inévitablement à élaborer plus avant certaines idées surgies au cours de ce travail, puis à les jeter brièvement sur le papier. Toutes ces idées tournaient autour d'une explication plus poussée de la fonction d'accouplement qui, dans les *Trois essais*, est présentée par Freud comme étant la phase terminale de toute l'évolution sexuelle mais sans que le processus d'évolution lui-même soit étudié dans les détails. Ces idées se sont peu à peu cristallisées en une théorie ontogénétique et phylogénétique que j'eus l'occasion d'exposer au professeur

Freud en 1915, lors d'une visite qu'il me fit à mon cantonnement militaire (à Pàpa). Plus tard, en 1919, je répétai cet exposé devant lui et quelques amis, et les deux fois je fus vivement encouragé à publier ce travail. Si j'ai mis si longtemps à m'y décider, cela s'explique, outre la résistance intérieure suscitée par la nature même du sujet, par un certain nombre de raisons objectives. Mes connaissances en sciences naturelles ne dépassaient guère celles d'un médecin qui, même s'il avait autrefois étudié la biologie avec prédilection et application, ne s'en était plus occupé sérieusement depuis près de vingt ans. Cependant ma théorie mettait en cause des faits biologiques essentiels et très controversés. Je n'avais à ma disposition que le remarquable ouvrage de zoologie de Hesse et Dolflein, ainsi que des livres de Lamarck, Darwin, Haeckel, Bölsche, Lloyd Morgan, Godlewsky, H. Hertwig, Piéron et Trömner, un seul ouvrage de chacun de ces auteurs ; tandis que la plupart des recherches biologiques modernes, en particulier celles traitant des mécanismes de l'évolution, m'étaient inaccessibles¹.

Au cours de mes spéculations relatives à la théorie de la génitalité, j'ai hardiment pris le

1. Pour des raisons analogues je dus limiter mon étude des fonctions sexuelles aux vertébrés, en écartant l'examen pourtant passionnant de l'accouplement chez les insectes. Il m'a également été impossible d'inclure dans ce travail la sexualité des plantes.

parti d'appliquer aux animaux, organes, parties d'organes, éléments tissulaires, certains processus dont j'ai pu prendre connaissance par la psychanalyse. Cette transposition m'a permis de voir les choses sous un angle nouveau, mais je me suis ainsi rendu coupable du crime de *psychomorphisme*, abus méthodologique qui gênait ma conscience scientifique. Par ailleurs cette démarche m'a amené à faire usage d'observations faites sur des animaux, de données embryologiques, etc., pour arriver à expliquer certains états psychiques tels que ceux qui accompagnent le coït, le sommeil, etc. Selon mes convictions d'alors, ce procédé était lui aussi inadmissible ; j'avais appris dès l'école à considérer comme un principe fondamental de tout travail scientifique la séparation rigoureuse entre les points de vue propres aux sciences naturelles et ceux appartenant aux sciences de l'esprit. L'inobservance de ces règles au cours de mes spéculations était une des raisons qui me retenaient de publier ma théorie de la génitalité.

Pendant que j'étais plongé dans l'étude des *Trois essais* de Freud, un fait m'impressionna vivement : Freud parvenait à tirer parti d'expériences rassemblées au cours de traitements de psycho-névrosés, donc provenant du domaine psychique, pour bâtir sur des bases entièrement nouvelles un chapitre important de la biologie, la théorie du développement sexuel. Dans ma préface à l'édition hongroise j'ai déjà rendu hommage à cette méthode que je considère comme

un progrès important dans le domaine de la méthodologie scientifique : c'est un retour à l'animisme, mais un animisme qui ne serait plus anthropomorphe¹.

Peu à peu j'acquis la conviction que l'introduction en psychologie de notions prises dans le domaine de la biologie et de notions de psychologie dans les sciences naturelles est inévitable et peut être extrêmement féconde. Tant qu'on s'en tient à des descriptions, on peut se contenter de reconstituer avec exactitude les différentes phases d'un processus et il est donc très facile de rester dans les limites de son domaine scientifique particulier. Mais dès qu'il ne s'agit plus simplement de décrire mais de dégager la *signification* d'un processus, on recherche involontairement des analogies dans des domaines scientifiques étrangers. Le physicien, pour nous faire comprendre les phénomènes relevant de sa science, est obligé de les comparer à des « forces », des « attractions », des « pulsions », des « résistances », de l'« inertie », etc. ; toutes choses dont nous avons connaissance seulement par le côté psychique. Toutefois Freud s'est trouvé lui aussi dans l'obligation de ramener le fonctionnement psychique à des processus topiques, dynamiques, économiques, donc à des processus purement physiques, sinon il n'aurait pas été en mesure de les expliquer entièrement. J'ai fini

1. Sándor Ferenczi, *Œuvres complètes, Psychanalyse II*, Paris, Payot, 1970, p. 177.

par admettre qu'il n'y avait pas de honte à ces analogies réciproques et que nous pouvions délibérément mettre en œuvre une application intensive de cette méthode, en la considérant comme une démarche inéluctable et extrêmement bénéfique. Aussi, dans mes travaux ultérieurs, je n'ai plus hésité à préconiser ce mode de travail que j'ai qualifié d'« utraquistique » ; et j'ai exprimé l'espoir que ce moyen permettrait à la science d'apporter les réponses à certaines questions qui, jusqu'à présent, l'avaient laissée impuissante.

Cependant une fois admis le droit de faire usage de ces analogies tant méprisées jusqu'ici, il est bien évident qu'il conviendra d'aller les chercher dans des domaines aussi éloignés que possible. Des analogies prises dans des domaines voisins apparaîtraient comme de simples tautologies et, comme telles, n'auraient aucune force de conviction. Dans les énoncés scientifiques, qui se proposent d'être des vérités synthétiques plutôt qu'analytiques, le sujet ne doit pas se répéter dans le prédicat ; c'est la loi fondamentale bien connue de toute définition. Autrement dit, pour prendre une comparaison, on mesure généralement les substances avec des substances de nature différente. Ainsi nous sommes involontairement amenés à mesurer la matière par l'immatériel, et réciproquement.

La formulation la plus concise de ce que nous venons d'établir consisterait à dire que tout phénomène physique et physiologique requiert

aussi finalement une explication *métaphysique* (ou psychologique) et que tout phénomène psychologique demande une explication métapsychologique (donc physique).

La connaissance de ces faits m'a donné du courage et comme les résultats obtenus grâce à cette méthode ont trouvé une confirmation inattendue dans les travaux que d'autres chercheurs¹ ont effectués dans de tout autres directions, j'ai décidé de les porter à la connaissance du public.

Klobenstein am Ritten, août 1923.

Ce qui précède constituait la préface de l'édition allemande, parue en 1924, tome XV de la *Internationale Psychoanalytische Bibliothek*. Je dois la traduction hongroise de ce texte à mon excellente élève Vilma Kovács. Ma gratitude va également à un autre de mes élèves, Michael Balint, qui a revu ce livre avec l'optique d'un biologiste moderne et a attiré mon attention sur quelques erreurs qui s'étaient glissées dans le texte original.

Budapest, 1928²

1. Dans l'édition allemande, Ferenczi mentionne notamment Rank. (*N.d.T.*)

2. Cette note figure dans la traduction hongroise, revue et corrigée par l'auteur, qui peut donc être considérée comme la version définitive de ce travail. C'est donc la version hongroise qui est traduite ici. (*N.d.T.*)

A

Partie ontogénétique

1. L'amphimixie des érotismes dans le processus d'éjaculation¹

C'est à la psychanalyse qu'est revenue la tâche d'exhumer les problèmes de sexualité qui moisissaient depuis des siècles dans l'armoire à poisons de la science. L'ordre même dans lequel les problèmes ont été sélectionnés paraît répondre à une certaine nécessité. Même les personnes professant la plus grande liberté de pensée, lorsqu'elles donnent des explications à un enfant, achoppent sur la question : comment le fœtus arrive-t-il à l'intérieur de la mère ? De même les préoccupations analytiques ont porté davantage et plus profondément, d'une part sur la grossesse et l'accouchement, d'autre part sur les actes préparatoires au coït et les perversions,

1. Un extrait des deux premiers chapitres a fait l'objet d'une communication au VII^e Congrès international de psychanalyse de Berlin, en septembre 1922.

plutôt que sur l'explication et la signification des processus du coït lui-même. Je dois avouer ici que les idées que je m'appête à publier gisent, du moins dans leurs grandes lignes, depuis plus de neuf ans au fond d'un tiroir. Je soupçonne que mes hésitations à les publier (ou, si on veut, à en accoucher) ne proviennent pas seulement de raisons extérieures objectives, mais également de mes propres résistances.

Ce sont des observations faites au cours de l'analyse de cas d'impuissance masculine qui ont servi de base à mes réflexions. Ce fait même paraissait d'emblée prometteur ; nous savons à quel point il est fréquent qu'une déformation pathologique, en exagérant tel ou tel élément souvent présent à l'état latent dans le processus physiologique ou psychologique normal, nous permette de comprendre ce processus normal. Abraham, cet explorateur zélé des organisations dites « prégénitales », a ramené l'éjaculation précoce à un lien trop étroit entre la génitalité et l'érotisme urétral. Les individus atteints de cette affection traitent leur sperme avec autant de légèreté que s'il s'agissait d'urine, c'est-à-dire d'un déchet de l'organisme dépourvu de valeur. Je peux compléter ces observations par d'autres cas où, au contraire, les malades se montraient exagérément économes de leur sperme et ne souffraient par conséquent que d'une sorte d'impuissance à éjaculer. Autrement dit, seule l'expulsion du sperme leur était impossible, ils conservaient intacte leur capacité d'érection et

d'intromission. Dans les fantasmes inconscients et parfois même conscients de ces malades, l'identification du processus du coït à la défécation joue un rôle primordial (identification du vagin aux cabinets, du sperme au contenu intestinal, etc.). Souvent ces malades ont déplacé sur l'acte sexuel l'entêtement et l'obstination que dans leur enfance ils avaient manifestés à l'encontre de certaines règles imposées par la civilisation à leur activité excrétoire ; ils sont impuissants quand c'est la femme qui désire le rapport ; l'érection ne se produit que dans les cas où l'acte, pour une raison quelconque, est défendu ou malaisé (comme par exemple pendant la période menstruelle). Si au cours du coït la femme les trouble par quoi que ce soit, ils se livrent à des explosions de haine et de rage, ou bien ils cessent brusquement d'éprouver du désir. On peut donc aisément supposer que l'organisation anale de ces patients présente avec l'acte sexuel le même rapport étroit que l'urétralité, selon Abraham, chez les sujets souffrant d'éjaculation précoce. Autrement dit, nous avons été amené à supposer que l'impuissance masculine présentait également une *technique anale particulière*.

J'avais déjà remarqué qu'il n'était pas rare de constater l'existence de troubles mineurs de l'acte sexuel associés de cette même façon au fonctionnement anal. Beaucoup d'hommes éprouvent le besoin de déféquer avant le coït ; de graves troubles digestifs d'origine nerveuse

peuvent disparaître lorsque les inhibitions psychiques de la sexualité sont levées par l'analyse. On connaît bien également la constipation opiniâtre qui résulte souvent d'une masturbation excessive avec gaspillage de sperme. Parmi les « régressions caractérielles » que j'ai décrites ailleurs, il y a lieu de mentionner ici le cas de ces hommes qui, par ailleurs généreux, se montrent mesquins et même véritablement avares précisément quand il s'agit de donner de l'argent à leur épouse.

Pour éviter tout malentendu, je tiens à signaler que le traitement psychanalytique des impuissances aussi bien de type anal que de type urétral n'a pas rendu nécessaire de pousser aussi loin les recherches dans le domaine biologique pour trouver les causes psychiques de la maladie, mais comme pour toutes les névroses de transfert, il convenait de les chercher dans le complexe d'Œdipe et le complexe de castration qui s'y rattache. La distinction des impuissances en type anal et type urétral n'est apparue que comme un produit secondaire de la spéculation, qui devait nous montrer les voies suivant lesquelles un mobile psychique sous-jacent contraint le symptôme à se manifester sur un mode régressif. Notons encore que les deux modes d'impuissance ne s'observent pratiquement jamais isolément. Dans la pratique on constate plus souvent qu'un individu souffrant d'éjaculation précoce, c'est-à-dire d'impuissance de caractère urétral, acquiert en cours d'analyse la faculté d'érection

et d'intromission, mais perd en même temps provisoirement sa capacité d'éjaculation, c'est-à-dire devient aspermatique. Chez ces patients l'urétralité du début se transforme en analité au cours de la cure. Il en résulte un apparent accroissement de la puissance, mais dont seule la femme profite. Pour équilibrer en quelque sorte ces deux modes opposés d'innervation et amener le rétablissement total de la puissance, il convient de poursuivre l'analyse jusqu'à son terme.

Ces observations me conduisent à envisager l'hypothèse que *la coopération efficace des innervations anale et urétrale est indispensable à l'instauration d'un processus d'éjaculation normal. S'il est impossible en règle générale d'isoler ces deux types d'innervation, c'est parce qu'ils se recouvrent ou se masquent mutuellement, alors que dans l'éjaculation précoce se manifeste seule la composante urétrale, et dans l'éjaculation retardée, seule la composante anale.*

Une simple réflexion sur le déroulement de l'acte sexuel depuis l'intromission du pénis jusqu'à l'éjaculation semble étayer cette hypothèse. La phase finale du coït, l'éjaculation du sperme, est indiscutablement un processus urétral ; non seulement le canal d'écoulement est commun avec l'urine, mais dans les deux cas c'est une forte pression qui provoque l'expulsion du liquide. Par contre, pendant la friction, il semble que ce soient des influences inhibitrices, très probablement d'origine sphinctérienne, qui se

manifestent, et leur accroissement excessif et malencontreux peut entraîner l'absence totale d'éjaculation. Mais tout porte à penser que la tendance urétrale (ou éjaculatrice) est présente dès le début, pendant toute la période de friction, et qu'il y a donc une lutte permanente entre la tendance à l'évacuation et la tendance à la rétention, lutte où la tendance urétrale finit par l'emporter. Cette double direction de l'innervation se manifeste peut-être également dans le mouvement de va-et-vient de la friction, où la pénétration correspondrait à la tendance éjaculatrice et le retrait à l'inhibition chaque fois répétée. Naturellement il faut également prendre en considération l'accroissement d'excitation au cours de la friction prolongée et supposer que c'est le dépassement d'un certain seuil d'excitation qui permet finalement de surmonter le spasme sphinctérien.

Cette hypothèse suppose l'existence d'une collaboration complexe et finement harmonisée ; sa perturbation pourrait être à l'origine de ces troubles ataxiques et dyspraxiques que nous désignons par les termes d'éjaculation précoce et d'éjaculation retardée. Il existe une ressemblance frappante entre les anomalies de l'éjaculation que nous venons de décrire et le trouble de la parole appelé *bégaiement*. Là aussi, le flux verbal normal est assuré par la coordination adéquate des innervations nécessaires à l'articulation des voyelles et des consonnes. Lorsqu'une répétition incoercible des voyelles ou l'apparition

d'un spasme au moment de prononcer une consonne vient par moments gêner la parole, il se produit le genre de bégaiement que les spécialistes des troubles de la parole appellent, selon le cas, bégaiement clonique ou bégaiement tonique. On devinera sans peine que je voudrais comparer l'innervation nécessaire à la production des voyelles à l'urétralité, et les coupures entre voyelles et consonnes (évoquant à bien des égards l'action sphinctérienne) à l'inhibition anale. Peut-être n'est-ce pas une simple comparaison, mais une analogie plus fondamentale et plus profonde entre ces deux états pathologiques, comme en témoigne le fait remarquable que les troubles de l'innervation qui caractérisent le bégaiement ont effectivement pu être ramenés, au moyen de la psychanalyse, à une source érotique-anale ou érotique-urétrale. En somme, j'estime que nous pourrions concevoir le mécanisme physiopathologique des troubles de l'éjaculation comme une sorte de *bégaiement génital*.

Rappelons à ce propos une donnée fournie par l'embryologie, à savoir que le pénis, instrument de la phase terminale du coït, l'éjaculation, est de par son origine parfaitement apte à réunir des tendances anale et urétrale. Car il ne faut pas oublier que le pénis — acquisition relativement tardive dans l'histoire du développement individuel — se développe à partir de l'intestin et, chez les mammifères inférieurs, à partir du cloaque uro-génital.

Après cette digression physiologique, revenons à nos connaissances psychanalytiques solidement fondées et efforçons-nous d'établir la relation entre la situation que nous venons d'exposer et la théorie de la sexualité proposée par Freud.

Selon les *Trois essais sur la théorie de la sexualité* de Freud, le développement sexuel de l'individu atteint son apogée au moment où *la primauté de la zone génitale* vient remplacer les autoérotismes antérieurs (excitations des zones dites érogènes) et les organisations provisoires de la sexualité. Les érotismes et les stades d'organisation dépassés persistent dans l'organisation génitale définitive en tant que mécanismes du « plaisir préliminaire ». Cependant on peut se demander ici : la décomposition analytique du processus d'éjaculation que nous avons tenté de faire dans les paragraphes précédents ne fournit-elle pas les moyens d'élucider, du moins partiellement, les processus plus délicats qui participent à l'établissement de la primauté génitale ? Car ce que j'ai appelé, en termes de physiologie, la collaboration des innervations anale et urétrale pourrait se traduire en termes de théorie de la sexualité par la synthèse ou la fusion des érotismes anal et urétral dans un érotisme génital. J'aimerais désigner ce nouveau concept par un terme particulier ; appelons donc *amphimixie* des érotismes ou des pulsions partielles la fusion de deux ou plusieurs érotismes en une unité supérieure.

Dès ces tout premiers pas vers une théorie psychanalytique de la génitalité nous rencontrons deux objections propres à la mettre en cause. La première découle du fait que la physiologie ne permet pas de nous représenter comment pourrait apparaître une telle amphimixie. S'agit-il de modes d'innervation empruntés à un organe, voire à deux, par un troisième ? Ou bien s'agit-il de processus chimiques semblables à l'accumulation des produits endocriniens qui se stimulent ou s'inhibent mutuellement ? Sur ces points nous devons reconnaître notre parfaite ignorance. Mais cette difficulté particulière ne devrait pas nous détourner de notre essai d'explication. En effet, l'interprétation d'un processus donné peut être exacte et parfaitement claire du point de vue analytique, sans que l'aspect physiologique du processus ait été entièrement élucidé. Toute la théorie de la sexualité de Freud est une théorie purement psychanalytique dont les biologistes auront à fournir ultérieurement la confirmation physiologique.

La deuxième objection à la théorie de l'amphimixie — d'ordre métapsychologique — paraît beaucoup plus sérieuse, car elle émane du domaine propre de la psychanalyse. Jusqu'à présent la métapsychologie a travaillé avec l'hypothèse de *mécanismes chargés d'énergie ou privés d'énergie*. Les différences entre les modes de décharge étaient attribuées aux différences des mécanismes, tandis que la quantité d'énergie seule était prise en considération, à l'exclusion de la

qualité ou des caractéristiques de cette énergie. Jusqu'à présent, nous avons toujours considéré le psychisme comme un ensemble de mécanismes variés qui fonctionne avec une seule et même énergie, et cette énergie peut être déplacée d'un système à l'autre ; mais il n'a jamais été question d'un *déplacement de qualités*, et encore moins de différences qualitatives des énergies elles-mêmes, tel que l'exigerait la théorie de l'amphimixie.

Mais un examen plus attentif permet de constater qu'une telle conception était tacitement contenue dans certaines propositions psychanalytiques. Je pense en particulier à la conception psychanalytique des phénomènes de conversion et de matérialisation hystériques¹. Nous avons été amené à les considérer comme une *fonction génitale hétérotope*, une génitalisation régressive d'autoérotismes anciens ; autrement dit, comme des processus où des érotismes typiquement génitaux — érectilité, tendance à la friction et à l'éjaculation —, donc un syndrome qualitativement bien connu, sont déplacés de la zone génitale à d'autres parties, plus anodines, du corps. Or ce déplacement « du bas vers le haut » n'est probablement rien d'autre que l'inversion de la descente amphimictique des érotismes vers les organes génitaux qui établit, selon la théorie

1. Sándor Ferenczi, « Phénomènes de matérialisation hystérique » (1919), *Œuvres complètes, Psychanalyse III*, Paris, Payot, 1974, p. 53-65.

que nous exposons ici, la primauté de la zone génitale. Ne nous laissons donc pas décourager par l'objection métapsychologique opposée à la théorie de l'amphimixie. Il convient même de se demander si l'hypothèse, certes séduisante par sa simplicité, d'une seule espèce d'énergie et d'une multiplicité de mécanismes ne devrait pas être remplacée par celle d'une multiplicité des formes d'énergie. Au demeurant, nous l'avons déjà supposé involontairement lorsque nous avons imaginé les mécanismes psychiques investis tantôt par des tendances du Moi, tantôt par des tendances sexuelles.

On ne peut donc nous accuser d'inconséquence si nous adoptons l'hypothèse d'érotismes qui peuvent se déplacer et s'associer tout en conservant leur caractère propre.

La question se pose à présent de savoir si l'amphimixie uréthro-anale que nous venons de décrire ne peut pas être corroborée par des mélanges différents d'érotismes ; si d'autres caractères du coït ne laissent pas supposer des mélanges analogues ; enfin, si tous ces faits peuvent s'accorder avec la théorie de la sexualité.

Il semble exister une certaine réciprocité entre les autoérotismes urétral et anal avant même l'instauration de la primauté génitale. L'enfant tend à utiliser l'évacuation de sa vessie ou la rétention des matières comme un moyen de se procurer une prime de plaisir. Puis il renonce à une partie de ce plaisir afin de s'assurer l'amour des personnes qui s'occupent de lui. Mais où

prend-il la force de se conformer aux injonctions de la mère ou de la nourrice et de surmonter sa tendance au gaspillage des urines et à la rétention des matières fécales ? Je pense que la sphère anale exerce ici une influence décisive sur les organes participant à la fonction urétrale, et la sphère urétrale sur les organes au service de la fonction anale ; le rectum enseigne à la vessie une certaine capacité de rétention et la vessie inculque une certaine générosité au rectum ; en termes scientifiques, l'érotisme urétral se teinte d'analité et l'érotisme anal d'urétralité, par une amphimixie des deux érotismes. S'il en est bien ainsi, il nous faut accorder une importance capitale aux proportions du mélange et à la répartition plus ou moins fine ou massive des éléments constituants qui entrent dans ce mélange des érotismes ; et ceci non seulement en ce qui concerne l'établissement d'une génitalité normale ou quotidienne, mais aussi en ce qui concerne la formation du caractère, que Freud nous a appris à considérer pour une grande part comme la superstructure et le remaniement psychiques de ces érotismes.

Même si on fait abstraction de ces considérations, cette *amphimixie prégénitale* permet d'accepter beaucoup plus facilement l'idée d'une amphimixie uréthro-anale dans l'acte du coït. Ainsi l'organe génital ne serait plus cette baguette magique, unique et incomparable, vers laquelle affluent les érotismes inhérents aux diverses parties du corps, et l'amphimixie géni-

tale ne serait qu'un cas particulier parmi les nombreuses combinaisons possibles. Mais du point de vue de l'adaptation individuelle, ce cas particulier est très significatif. Il nous montre par quelles méthodes la contrainte exercée par l'éducation amène l'individu à renoncer à un plaisir et à accepter une activité ressentie comme un déplaisir : seulement par une habile combinaison de mécanismes de plaisir, semble-t-il. La vessie ne renonce à laisser s'écouler librement l'urine que si elle peut recourir à une autre source de plaisir, la rétention ; et l'intestin ne renonce au plaisir de la constipation qu'à condition de pouvoir emprunter une part du plaisir urétral d'évacuation. Peut-être réussirait-on par une analyse suffisamment poussée à décomposer la sublimation la plus réussie, ou même une renonciation apparemment totale, en de tels éléments latents de satisfaction hédonistiques sans lesquels, semble-t-il, aucun être vivant n'est disposé à modifier en quoi que ce soit ses modes de fonctionnement¹.

À la question de savoir s'il existe encore d'autres combinaisons et déplacements des éro-

1. C'est cette interdépendance de la tendance urétrale au gaspillage et de la tendance anale à la rétention qui se répète à mon avis dans la lutte contre la masturbation. Nous sommes en droit de considérer le gaspillage de sperme dans l'onanisme comme une répétition de la phase énurétique, tandis que les fantasmes hypocondriaques angoissants qui incitent à mettre fin à l'onanisme trahissent des caractéristiques anales évidentes.

tismes, nous pouvons répondre résolument par l'affirmative¹. L'observation des enfants, à elle seule, en apporte de nombreuses confirmations. En effet, les enfants condensent volontiers en un seul acte les activités voluptueuses les plus diverses ; ils prennent un plaisir particulier à jouir simultanément de l'ingestion de nourriture et de l'évacuation des intestins. Selon Lindner, le premier à avoir observé ces phénomènes, même le nourrisson associe déjà volontiers la succion du pouce au frottement ou au tiraillement de diverses parties cutanées : lobes des oreilles, doigts et même organes génitaux. Dans ces cas, on est en droit de parler d'un mélange d'érotismes oral et anal, ou oral et cutané. De même, les pervers aussi s'efforcent de *cumuler* les érotismes. Particulièrement remarquable est le cas de ces voyeurs qui, pour trouver leur satisfaction, ont besoin simultanément de regarder la défécation et de flairer, voire goûter, les matières. L'exemple le plus caractéristique d'une telle activité amphimictique m'a été fourni

1. Dans certaines circonstances, vessie et rectum se comportent comme s'ils avaient échangé leurs rôles et ceci peut s'expliquer par *une influence trop forte de la tendance opposée* : dans la diarrhée nerveuse l'urétralité envahit l'intestin, tandis que dans la rétention d'urine nerveuse c'est la vessie qui exagère l'avarice enseignée par l'intestin. Les cas qui m'ont permis d'éclairer les raisons de ce comportement présentaient tous des manifestations d'opposition camouflée. L'enfant, tout comme l'adulte névrosé, réussit à pousser à l'absurde les démarches éducatives en les exagérant.

par le jeu d'un petit garçon de deux ans et demi qui, assis sur le pot, lâchait alternativement quelques gouttes d'urine puis un peu de matières ou de vents, tout en ne cessant de s'exclamer : « Un pschourr, un plouf... un pschourr... un plouf ! »

Quelques malades m'ont même permis d'appréhender certains mobiles psychiques de ces fusions d'érotismes. Ainsi, par exemple, un patient atteint d'impuissance de type anal était déprimé après chaque défécation, en proie à des fantasmes d'appauvrissement et d'infériorité ; par contre l'ingestion de nourriture le jetait dans un délire mégalomane extraordinaire. Ce cas montre comment la coprophagie, combinaison manifeste d'érotisme oral et d'érotisme anal, s'efforce de compenser la perte anale par le plaisir d'incorporation orale.

Pour illustrer le déplacement de qualités érotiques, je citerai encore le déplacement de l'érotisme clitoridien de la femme sur le vagin, décrit par Freud ; le déplacement de la tendance érectile sur les mamelons et les narines, ainsi que la tendance à rougir (érection de toute la tête) chez la vierge refoulant l'excitation génitale.

On pourrait encore, sur la base des observations psychanalytiques de Pfister et de Hugh-Helmuth, citer en faveur de l'existence des mélanges pulsionnels érotiques les cas de synesthésie, où l'excitation d'un organe sensoriel provoque l'excitation hallucinatoire d'un autre

organe récepteur : audition colorée, vision acoustique, audition odorée¹, etc.

Toutes ces observations, présentées ici sans ordre précis, ont renforcé ma conviction initiale, à savoir que l'acte éjaculatoire est le fait d'une amphimixie uréthro-anale. Je voudrais maintenant essayer de reconsidérer sous cet angle tout le déroulement du coït, y compris les phases de l'activité préparatoire et du plaisir préliminaire.

2. *Le coït, comme processus amphimictique*

Nous avons appris dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité* que les activités érotiques infantiles réapparaissent dans l'acte sexuel de l'adulte sous la forme des activités du plaisir préliminaire mais que chez l'adulte la décharge effective de l'excitation ne se produit qu'au moment de l'éjaculation. Donc, alors que chez l'enfant, sucer son pouce, battre et être battu, regarder et être regardé peut conduire à une satisfaction complète, pour l'adulte, regarder, embrasser, enlacer ne servent qu'à déclencher le mécanisme génital proprement dit. Tout se passe comme si aucune de ces excitations ne pouvait aboutir mais, parvenue à un certain seuil d'intensité, se

1. Les exemples de synesthésies sont donnés en français dans le texte original et nous les reproduisons tels quels. (N.d.T.)